

Un itinéraire où l'aventure prime sur la destination

Manon Raîche

Numéro 128, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Raîche, M. (2005). Un itinéraire où l'aventure prime sur la destination. *Liaison*, (128), 26–27.

Un itinéraire où l'aventure prime sur la destination

MANON RAÏCHE



À 38 ANS, FÉLIX SAINT-DENIS est le directeur artistique de *L'Écho d'un peuple*, une immense fresque représentant plus de 400 ans d'histoire franco-ontarienne, un méga spectacle où s'imprime avec force la destinée d'un peuple résolu à survivre dans un pays au climat rude et, aujourd'hui, encerclé par une majorité bourdonnante aux accents anglais.

Partout où il est passé, la puissance du destin l'a captivé. Oui, bien sûr, celui d'un peuple aux racines bien francophones, mais aussi celui de tout homme et de toute femme. Le destin, le sien, est là, la porte est ouverte, il l'a franchie sans hésiter. Il s'intéresse avidement à cette destinée qui dessine la vie des gens qui l'entourent. Il fera ses

premières armes à la FESFO, qui lui fait comprendre la puissance d'une jeunesse qui veut vivre, découvrir la vie, explorer le monde dans ses moindres détails. Cela lui ressemble intensément. « Il n'y a pas de limite, et j'aime ça », confie-t-il avec une certaine économie de mots. Il préfère parler des autres. Il confie que sa passion pour les jeunes tient au fait « qu'ils sont vrais, généreux, qu'ils s'embarquent à fond et qu'ils n'ont pas d'agenda caché ». « Avec eux, tout est possible », lance-t-il. Et il a retrouvé avec ravissement cet esprit de partage, de coopération dans la « famille » de *L'Écho d'un peuple*, composée de centaines de bénévoles, engagés et déterminés. Il déteste les personnes égoïstes, préfère le désintéressement, et cela lui ressemble.

Il n'a d'éloges que pour les bénévoles, tout émerveillé de voir autant de personnes travailler en synergie. Mais bien plus, il est profondément touché par la cohésion, la générosité, l'ardeur des bénévoles, sans se rendre compte qu'il en est un déclencheur important.

À ses débuts, à la FESFO, il reprend possession de l'histoire, de l'école Guigues, d'Étienne Brûlé, de la petite maison d'Élisabeth Bruyère..., mais les bases avaient été solidement établies par un père fier de ses racines, un Yves Saint-Denis combatif. Il saisit alors le rôle qui l'attend,

« L'ÉCHO D'UN PEUPLE NE DEVAIT PAS RENDRE HOMMAGE UNIQUEMENT AUX «GRANDS» PERSONNAGES, LES CHAMPLAIN, LES JEANNE MANCE, LES ÉLISABETH BRUYÈRE, LES GISÈLE LALONDE, MAIS AUSSI AUX OUBLIÉS, CEUX DONT L'HISTOIRE EST À PEINE MENTIONNÉE, OU DONT LE PASSAGE N'APPARAÎT NULLE PART, SI CE N'EST DANS LES ÉTERNELS REGISTRES DES VILLES ET VILLAGES. LES NOMS DEVAIENT ÊTRE PRÉSENTS, L'ÂME DEVAIT HABITER LES LIEUX, LES DISPARUS SE RÉVEILLER DANS LA CONSCIENCE. »

celui de facilitateur. Il se décrit d'abord et avant tout comme un animateur culturel, un organisateur. Il établit solidement les bases de la FESFO, des Jeux franco-ontariens, des camps de leadership avec son épouse Judith Charest. L'organisme devient solide et sa crédibilité se rend jusqu'au gouvernement provincial. Il ne faut pas s'étonner que l'idée de *L'Écho d'un peuple* lui soit venue d'une première discussion avec une directrice d'école, Suzanne Séguin. Et le voilà nageant dans les rapides d'un spectacle dont l'ampleur lui fait penser à des flots tumultueux, mais comme tout homme pris dans les rapides, il n'a pas le temps de penser à sa vie, il pense au spectacle. Cela devient un tourbillon, c'est quasi étourdissant, et dit-il, lui-même : « tu ne vis que pour ça ».

Les journées sont longues. Il se lève à 9 h, se couche aux petites heures du matin quand tout le monde a quitté le site de *L'Écho d'un peuple*. Il a conçu le spectacle avec Lise Paiement, l'a concrétisé avec la metteuse en scène Carole Myre. Puis, il a dû s'occuper des moindres détails de la production. S'il faut déplacer un monticule de pier-

res, il le fait; s'il faut construire un écran, il est là. S'il faut aller chercher une commandite pour acheter un rouleau de fil, il le fait. Tout le monde le dit, le confirme, il est partout.

Il a un sens aigu des relations. Quand il est en présence de quelqu'un, toute son attention est centrée sur lui, qu'importe le nom, le titre, l'âge de la personne. Cette même attention pour le plus grand comme pour le plus petit, pour le plus important comme pour le plus humble ne pouvait qu'influencer le spectacle. *L'Écho d'un peuple* ne devait pas

rendre hommage uniquement aux «grands» personnages, les Champlain, les Jeanne Mance, les Élisabeth Bruyère, les Gisèle Lalonde, mais aussi aux oubliés, ceux dont l'histoire est à peine mentionnée, ou dont le passage n'apparaît nulle part, si ce n'est dans les éternels registres des villes et villages. Les noms devaient être présents, l'âme devait habiter les lieux, les disparus se réveiller dans la conscience. De cette façon, les spectateurs de *L'Écho d'un peuple* s'y retrouvent et se

rendent compte qu'ils font, aujourd'hui encore, l'histoire.

Félix Saint-Denis est résolument positif. Il a en horreur les sceptiques qui vous tirent vers l'arrière et vous bouffent vos énergies. Il aime les visionnaires et est prêt à prendre des risques, à relever des défis. Pour se lancer dans un tel projet, il fallait avoir l'esprit d'aventure, ce même esprit du coureur des bois qui, malgré les risques et les coûts de l'aventure, est encore bien plus attiré par l'imprévu, le surprenant. Il assure qu'il est « un expert en rien », mais les gens, unanimes, disent qu'« il est un serviteur en tout! ».

Manon Raiche a été journaliste à la SRC et au journal Le Droit, ainsi qu'enseignante au Département des communications de l'Université d'Ottawa. Elle est présentement rédactrice en chef du journal Le Reflet d'Embrun.